

# Langues



## ÉDITORIAL

Plusieurs sens, plusieurs langues

*Anne Reboul*

Brèves – Internet – Actualités scientifiques –  
Comptes rendus d'ouvrages

## LEXICOLOGIE

Le verbe *bo* en baoulé : un cas de polysémie verbale

*Jérémie Kouadio N'Guessan*

## LINGUISTIQUE

Contrastes aspectuels dans le discours indirect

*Aintzane Doiz Bienzobas*

## PRAGMATIQUE

Les actes illocutoires expressifs selon Vanderveken :  
quelques remarques

*Tine Van Ecke*

Les citations sont-elles des citations ?

*Paulo Sousa*

## INGÉNIERIE DE LA LANGUE

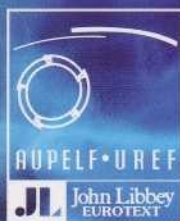
Analyse sémantique pour la compréhension de la parole

*Wolfgang Minker*

## ENSEIGNEMENT DES LANGUES

L'organisation de l'information textuelle par les apprenants

*Teresa Acuña, Colette Noyau, Denis Legros*



Prix au numéro :  
190 FF pays du Nord  
80 FF pays du Sud

ISSN 1291-1542

Volume 1 - Numéro 2 - pages 95 à 158 - décembre 1998



# Les citations sont-elles des citations ?

Paulo Sousa

Le but de cet article<sup>1</sup> est de faire une analyse critique de la théorie des citations proposée par Clark et Gerrig (1990). Ils essaient d'interpréter les citations comme un type de démonstration et, avec cette interprétation, de dessiner une taxonomie où la classe d'objets qui tombent sous le concept *citation* est plus ample. Néanmoins, la structure taxinomique de leur théorie implique justement le contraire, c'est-à-dire que les citations prototypiques ne peuvent pas y être classées. Pour démontrer ce paradoxe, j'explique d'abord la structure taxinomique de leur théorie ; ensuite, je montre deux problèmes particuliers, celui de l'enchâssement et celui de la ressemblance.

DT<sup>2</sup> trace une distinction entre la démonstration et la description en tant que méthodes fondamentales de communication<sup>3</sup>. Tandis que dans le processus de communication par démonstration, on a affaire à une ressemblance perceptuelle entre le stimulus ostensif et l'information communiquée, ce n'est pas le cas dans le processus de communication par description :

« Demonstrations work by enabling others to experience what it is like to perceive the things depicted. » (Clark & Gerrig, 1990, 665.)

1. Je voudrais remercier Dan Sperber, Deirdre Wilson, Frédérique de Vignemont et Carla Coelho de Andrade pour leurs suggestions critiques.

2. J'utiliserai le symbole DT (*demonstrative theory*) pour signaler la théorie de Clark et Gerrig. Il ne faut pas la confondre avec la théorie homonyme de Donald Davidson. Dans la mesure où mon but est d'analyser la cohérence interne de DT, je ne vais pas la comparer avec les autres théories courantes sur les citations (cf., par exemple, Davidson, 1984 ; Recanati, 1997 ; Quine, 1951 ; Wierzbicka, 1974).

3. En fait, DT postule qu'il y en a une autre, la méthode d'indication. Ces trois méthodes de communication sont, selon DT, similaires à la division de Peirce entre l'*icône* (utilisée dans une démonstration), le *symbole* (utilisé dans une description) et l'*indice* (utilisé dans une indication) (cf. Clark & Gerrig, 1990, 665). L'indication n'étant pas pertinente dans leur discussion sur les citations, elle ne le sera pas non plus dans la mienne.

*(Les démonstrations fonctionnent en permettant aux autres d'avoir l'expérience de ce que c'est que de percevoir les choses dépeintes.)*

« When we hear an event described, we interpret the speaker's words and imagine the event described. » (Clark & Gerrig, 1990, 793.)

*(Lorsque l'on entend la description d'un événement, on interprète les paroles du locuteur et on imagine l'événement décrit.)*

Ce qu'il est fondamental de souligner ici, c'est que pour DT, la démonstration est toujours une question de ressemblance **perceptuelle** tant que la description ne l'est pas :

« Demonstrations are also special in the way they represent their referents: they depict rather than describe. [...] The difference between depiction and description is fundamental, however it is to be captured theoretically. The common sense idea is that depictions, such as paintings and sculptures, resemble their referents, whereas descriptions do not. But mere resemblance isn't enough, since descriptions may resemble their referents in certain ways too. » (Clark & Gerrig, 1990, 667.)

*(Une autre caractéristique particulière des démonstrations est la façon dont elles représentent leurs référents : elles simulent plutôt que décrivent. [...] La différence entre dépeinture et description est fondamentale, pourtant elle doit être saisie théoriquement. L'idée de sens commun est que les dépeintures, telles que les peintures et les sculptures, ressemblent à leurs référents, alors que les descriptions n'y ressemblent pas. Néanmoins, la simple ressemblance n'est pas suffisante, puisque les descriptions peuvent aussi ressembler à leurs référents d'une façon ou d'une autre.)*

P. Sousa :  
CREA, École Polytechnique,  
1, rue Descartes,  
Paris 75005, France.  
2016 Manchester Road, Apt 26,  
Ann Arbor, MI 48104 5400,  
États-Unis d'Amérique.  
<psousa@umich.edu>  
<sousap@poly.polytechnique.fr>

Tirés à part : P. Sousa

**Mots clés :** communication, citation, démonstration, dépeinture.

**Key words :** communication, quotation, demonstration, depiction.



Par exemple (Clark & Gerrig, 1990, 667-669), Marie peut essayer d'expliquer à Pierre la manière dont le joueur de tennis John McEnroe fait un service en simulant un ace de ce dernier et Pierre peut comprendre ce que Marie veut lui communiquer en reconnaissant son intention de simuler un ace de John McEnroe; et/ou Marie peut essayer de le lui expliquer en parlant d'un ace de McEnroe et Pierre peut la comprendre en reconnaissant son intention de dire comment est un ace de ce joueur de tennis. Dans le premier cas, on a une communication par démonstration et, dans le second, on en a une par description.

Pour qu'une démonstration puisse sélectionner une information spécifique devant être communiquée, elle doit inclure non seulement des aspects de ressemblance perceptuelle, mais aussi des aspects de support. Tandis que les premiers, par définition, réfèrent à une similitude perceptuelle entre un stimulus ostensif et l'information que l'on veut transmettre, les seconds réfèrent à une dissimilitude perceptuelle entre un stimulus ostensif et l'information que l'on veut transmettre. Par exemple (Clark & Gerrig, 1990, 669), quand Marie veut expliquer à Pierre la manière dont John McEnroe fait un service, elle veut qu'il reconnaisse aussi bien les aspects de ressemblance perceptuelle entre sa démonstration et le service du joueur (par exemple, la trajectoire de son bras, les positions de sa tête, de son corps et de ses pieds), que les aspects de dissimilitude perceptuelle (par exemple, le « ralenti », l'absence d'une balle et d'une raquette, le fait qu'elle utilise le bras droit alors que John McEnroe est gaucher). Ces aspects, selon DT, sont la base de deux principes fondamentaux de tout processus de communication par démonstration :

1. Principe de partialité : les démonstrateurs veulent que les aspects de ressemblance perceptuelle d'une démonstration soient la démonstration proprement dite, le point fondamental de leur démonstration.

2. Principe de sélectivité : les démonstrateurs veulent que leurs démonstrations ne simulent que certains aspects de leur référence sous une description générale.

Comme dit DT :

« Partiality and selectivity are two sides of the same coin. Only part of Marie's demonstration is depictive, and it depicts only selective aspects of McEnroe's ace serves. Her primary point is to get Pierre to recognize those aspects. » (Clark & Gerrig, 1990, 669.)

*(La partialité et la sélectivité sont deux faces de la même pièce. Une partie seulement de la démonstration de Marie simule, et elle ne simule que quelques aspects du service de McEnroe. Le point principal de sa simulation est de permettre à Pierre de reconnaître ces aspects.)*

À la suite de Goffman (1974), DT classe les actions humaines en deux types de bases : les sérieuses et les non sérieuses. Tandis que dans les actions sérieuses, les acteurs croient au contenu littéral de leurs actions, dans celles non sérieuses, les acteurs n'y croient pas. On peut faire la distinction aussi bien dans le cas des actions non linguistiques – si deux personnes sont en train de faire semblant de lutter, leur action est non sérieuse –, que dans le cas des actions linguistiques – les ironies, les plaisanteries, les comédies, etc., sont des actions non sérieuses parce que les acteurs ne croient pas au contenu littéral de ce qu'ils disent.

Une action non sérieuse est toujours une transformation d'une action sérieuse, c'est-à-dire qu'elle a toujours comme référence un autre domaine d'origine, par exemple, le jeu de lutte a comme référence une lutte réelle, une comédie a comme référence une situation non fictionnelle.

Bien que DT divise les actions non sérieuses en non démonstratives et en démonstratives (Clark & Guerrig, 1990, 666 et 770), ce sont les actions non sérieuses démonstratives qui seront pertinentes pour ma discussion :

« By this criterion, demonstrations are nonserious actions. When Marie demonstrates George's limp, she isn't "really or actually or literally" limping. Her actions are "patterned on" a real limp but are "seen by the participants to be something else", a demonstration of a limp. » (Clark & Gerrig, 1990, 666.)

*(Selon ce critère, les démonstrations sont des actions non sérieuses. Quand Marie démontre la claudication de Georges, elle n'est pas « réellement, proprement ou littéralement » en train de boiter. Ses actions sont « modelées sur » une claudication réelle, mais elles sont « vues par les participants comme une chose différente », c'est-à-dire une démonstration d'une claudication.)*

Les démonstrations ont, en plus, les caractéristiques suivantes : elles sont toujours marquées comme des actions non sérieuses enchâssées dans une action sérieuse, et elles y jouent un rôle soit de partie composante, soit de partie concurrente :

« Demonstrations are performed as part of serious activities. [...] Demonstrations must be distinguished from the serious actions they are parts of. [...] When Marie demonstrates George's limp, if all she did was limp, Pierre might think she had the limp. She must mark it as a demonstration. [...] Demonstrations can play two roles in the serious actions they appear with. They may be **component parts**. In describing George's limp, Marie might say "George walks like this", limp, and then resume her description, embedding her demonstrations within the description. Or



they may be **concurrent** with the serious actions. Marie might limp while saying "George has been walking oddly recently". Here she is describing and demonstrating in parallel, and the demonstration is concurrent with the description. » (Clark & Gerrig, 1990, 666.)

*(Les démonstrations sont accomplies comme des parties d'actions sérieuses. [...] Il faut distinguer les démonstrations des actions sérieuses dont elles font partie. [...] Quand Marie démontre la claudication de Georges, si elle ne faisait que boiter, Pierre penserait qu'elle boite réellement. Elle doit signaler que son action est une démonstration. [...] Les démonstrations peuvent jouer deux rôles dans les actions sérieuses où elles se produisent. Elles peuvent en être des **parties composantes**. Quand Marie décrit la claudication de Georges, elle peut dire : « Georges marche comme ça », boiter et, ensuite, reprendre sa description. Ou les démonstrations peuvent être **concurrentes** avec les actions sérieuses. Marie peut boiter en même temps qu'elle dit : « Georges s'est mis à marcher de manière bizarre récemment. » Ici, elle décrit et démontre parallèlement, et la démonstration est concurrente avec la description.)*

L'hypothèse fondamentale de DT est que les citations sont un type de démonstration. Mais, comment les citations en tant que démonstrations ont-elles les propriétés générales de toutes les démonstrations et, en tant que sous-ensemble des démonstrations, se distinguent-elles des autres démonstrations ?

Prenons l'exemple (Clark & Gerrig, 1990, 664) de l'énoncé de Matt qui veut raconter à un ami ce que dit une cliente à un vendeur dans une boutique de fourmis (dans une parodie de Monty Python) :

(1) « Elle dit : "Eh bien je voudrais acheter une fourmi." »

La principale caractéristique spécifique des citations est d'être toujours des démonstrations qui sont des parties composantes d'une action linguistique. Par exemple, la citation *Eh bien je voudrais acheter une fourmi* est enchâssée dans la phrase principale « Elle dit... ».

De plus, si les citations sont des démonstrations, elles doivent être aussi un discours non sérieux. Pour DT, elles en sont une parce que les personnes qui les rapportent n'y croient pas et parce qu'elles sont toujours la transformation d'une autre situation originale :

« When Matt in (1) utters the words well I'd like to buy an ant, he isn't "really or actually or literally" making a request. Rather, his actions are "patter-

ned on" or "transformations of" a serious action that is "already meaningful in terms of some primary framework", in this case a customer making a request to an ant clerk. » (Clark & Gerrig, 1990, 770.)

*(En (1), quand Matt énonce les mots Eh bien je voudrais acheter une fourmi, il ne fait pas « réellement ou vraiment ou littéralement » une demande. Plutôt, ses actions « sont modelées sur » ou sont « des transformations » d'une action sérieuse qui est « déjà intelligible en termes d'une structure primaire quelconque », dans ce cas, une cliente qui fait une demande à un vendeur de fourmis.)*

Mais si les citations sont toujours des composantes de l'usage linguistique et si les démonstrations font toujours partie d'une action sérieuse, quelles sont les actions sérieuses spécifiques qui englobent les citations ? Selon DT, ce sont les phrases principales où elles sont enchâssées :

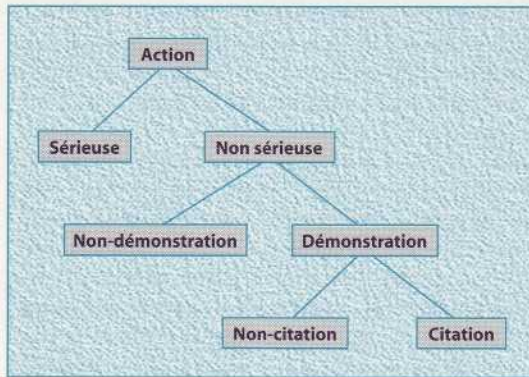
« The prototypical quotation is the direct object of say, tell, or ask in the present or past tense, and it follows its embedding structure. [...] Matt's depicting strip of behavior in (1) has two faces. Externally, it is a noun phrase that Matt uses to refer to an event. Internally, it depicts a sentence being uttered by a customer to make a request of an ant clerk. The noun phrase belongs to Matt's description, a serious use of language, but the sentence belongs to his depiction, a non-serious action. » (Clark & Gerrig, 1990, 771.)

*(La citation prototypique est l'objet direct de verbes comme dire, raconter ou demander au temps présent ou au passé, et elle suit la structure enchâssante. [...] En (1), la simulation que Matt fait d'un fragment de comportement a deux dimensions. Extérieurement, c'est une phrase nominale utilisée par Matt pour référer à un événement. Intérieurement, elle simule la phrase énoncée par la cliente pour faire une demande à un vendeur de fourmis. La phrase nominale appartient à la description de Matt, un usage sérieux de la langue, mais la phrase enchâssée appartient à sa simulation, une action non sérieuse<sup>4</sup>.)*

Enfin, comme les citations sont toujours un discours linguistique non sérieux enchâssé dans un discours linguistique sérieux, la seule manière de les délimiter en tant que non sérieux enchâssé dans le sérieux est syntaxique :

4. Notons que cette relation d'enchâssement est logiquement indépendante de la relation de transformation mentionnée dans la citation précédente.





« [...] We have also seen how quotations are marked as nonserious actions. [...] They are marked by their syntactic relation to the rest of the sentence. » (Clark & Gerrig, 1990, 774.)

(« [...] On a vu aussi comment les citations sont marquées comme un type d'action non sérieuse. [...] Elles sont marquées par leur relation syntaxique avec le reste de la phrase. »)

On peut envisager ainsi la taxonomie illustrée par la figure.

D'abord, on a une distinction générale entre les actions non sérieuses et les actions sérieuses. Ensuite, on a deux types généraux d'actions non sérieuses : les non-démonstrations et les démonstrations. Enfin, on a deux types généraux de démonstrations : les non-citations et les citations. En fait, selon DT, on doit agrandir cet arbre classificatoire et développer le nœud des citations en distinguant les citations pures des citations hybrides et incorporées, puis, au sein des citations pures, en distinguant les citations prototypiques des citations non prototypiques et, enfin, en classant les citations non prototypiques dans diverses autres catégories (cf. Clark & Gerrig, 1990). Comme je l'ai mentionné au début, ce faisant, DT a pour but d'élargir le concept de *citation* de manière à englober des objets linguistiques qui, normalement, ne sont pas nommés « citation ». Je m'intéresserai principalement ici à la citation prototypique – le discours direct rapporté –, en supposant que si l'on démontre que l'analyse de DT n'est pas convenable pour les citations prototypiques, elle ne peut pas du tout l'être pour les citations moins typiques.

Selon les définitions de DT, si une citation est un discours linguistique non sérieux enchâssé syntaxiquement dans un discours linguistique sérieux, en revanche, un discours non sérieux enchâssé dans un discours non sérieux ne peut pas être une citation. Et voilà le problème de l'enchâssement : par définition, toutes les citations enchâssées dans un discours linguistique non sérieux – dans le discours fictionnel, humoristique, etc. – ne peuvent pas être une citation.

Supposons que je vous raconte une histoire drôle brésilienne : savez-vous ce que le chauffeur de Lady Diana lui a dit au moment où elle entrait dans la voiture pour sa dernière promenade ? Je vous réponds :

(2) Il lui a dit : « On va voir la Seine<sup>5</sup>. »

Dans ce cas, mon affirmation n'est pas sérieuse et la citation qui y est enchâssée ne l'est pas non plus. Or, puisque cette citation n'est pas enchâssée dans un discours sérieux, selon les définitions de DT, elle ne peut pas être une citation.

Dans le cadre des définitions de DT, je n'envisage que deux possibilités pour sortir de ce problème<sup>6</sup> : soit on dit simplement que le couple (sérieux/non sérieux) est aussi et toujours enchâssé dans une autre action sérieuse quelconque – par exemple, je vous ai raconté la blague en croyant sérieusement au fait que j'étais en train de raconter une blague ; soit on fait appel à un contextualisme de type Wittgensteinien en disant que l'opposition entre le sérieux et le non-sérieux doit toujours être relativisée aux divers contextes de références – par exemple, du fait que mon affirmation *Il lui a dit* : « On va voir la Seine » crée un contexte d'histoire drôle, on doit la supposer sérieuse. Cependant, aucune de ces deux solutions n'est raisonnable : soit on réduit la relation de compositionnalité entre le non-sérieux et le sérieux à l'hypothèse triviale que toutes les actions humaines sont enchâssées dans une attitude de croyance ou d'engagement quelconques<sup>7</sup>, soit on réduit à rien le pouvoir classificatoire de l'opposition et DT ne pourrait plus dire que :

« Story telling, joke telling, play acting, teasing, irony, overstatement, and understatement are also non-serious uses of language, but only quotations qualify as a type of demonstration. » (Clark & Gerrig, 1990, 770.)

(« Les contes, les blagues, les comédies, les taquineries, les ironies, les euphémismes sont aussi des usages non sérieux du langage, mais seulement les citations sont un type de démonstration. ») C'est moi qui souligne.

5. En portugais, le mot *rivière* est masculin et on prononce le mot *Seine* de la même façon que le nom du fameux automobiliste brésilien, Ayrton Senna, qui est décédé il y a quelques années dans un accident de formule 1.

6. Clark (1996, chapitre 12) utilise un autre cadre théorique pour tracer la distinction entre les actions sérieuses et non sérieuses, où il pourrait surmonter ce premier problème. Néanmoins, il ne reformule pas la théorie et continue de citer le travail avec Gerrig comme si leur théorie n'avait pas besoin d'une révision.

7. Au niveau théorique, je ne vois qu'un seul cas pour lequel cela soit une hypothèse pertinente : celui du sceptique absolu. Cependant, en essayant de nier cette hypothèse, il entre en contradiction : il doit croire qu'il ne croit à rien.



Selon DT, lorsqu'un communicateur utilise une citation pour transmettre une information, il peut essayer de communiquer le type de voix du locuteur original (homme ou femme, enfant ou adulte, grinçante ou nasale, etc.), son état émotionnel (colère, excitation, sarcasme, etc.), sa langue natale (français, anglais, japonais, etc.) et ses actes linguistiques (l'acte illocutionnaire, la phrase énoncée, le contenu sémantique de la phrase énoncée, etc.). Par exemple, quand Matt rapporte le discours de la cliente essayant d'acheter une fourmi, il peut insister sur son excitation (causée peut-être par la possibilité d'ajouter une nouvelle espèce de fourmi à sa collection), sur sa langue (par exemple, en le rapportant en anglais au lieu du français, si elle a parlé à l'origine en anglais), sur la phrase énoncée, sur le contenu sémantique de la phrase énoncée, etc. (Clark & Gerrig, 1990, 775).

Toutes les valeurs de ces variables peuvent être le sens d'une communication par une citation, mais ce qui ne peut jamais varier est la méthode de communication à travers des citations : étant un type de démonstration, les citations doivent toujours simuler l'information devant être communiquée, c'est-à-dire que, dans un processus de communication par citation, il faut qu'il y ait toujours une ressemblance perceptuelle entre le stimulus ostensif – la citation énoncée – et l'information communiquée. Pour expliciter cela, il suffit de reproduire la version spécifique du principe de partialité :

« Principe de partialité : les communicateurs veulent que les aspects de ressemblance perceptuelle d'une citation soient la citation proprement dite, le point premier de leur citation. » (Clark & Gerrig, 1990, 774.)

Et pour critiquer cette conception, il suffit de prendre les cas de communications ayant aussi pour but la « transmission » du contenu sémantique des énoncés<sup>8</sup>. Par exemple, dans le cas de la citation (1), Matt voudrait transmettre le contenu sémantique de l'énoncé *Eb bien je voudrais acheter une fourmi* en tant que demande de la cliente. Et voilà le problème de la ressemblance : si un processus de communication par citation doit être une simulation par ressemblance perceptuelle, quand on réussit à communiquer un contenu sémantique par une citation, on ne peut pas dire que celle-ci en soit vraiment une. Pourquoi ? Simplement parce qu'il ne peut pas exister une ressemblance perceptuelle entre les énoncés et leurs contenus sémantiques. Par exemple, lorsque l'on interprète la citation qui est enchâssée dans l'énoncé (1) ci-dessus, on peut la comprendre, cependant on ne la comprend pas parce qu'on perçoit une ressemblance entre l'énoncé *Eb bien je vou-*

8. Cela est suffisant parce que, comme DT elle-même le reconnaît : « La plupart des citations simulent les actes illocutionnaires, inclusivement des propositions exprimées » (Clark & Gerrig, 1990, 779).

*drais acheter une fourmi* et son contenu sémantique. Donc, selon les propres définitions de DT, on ne peut pas dire qu'on a ici un exemple de citation. Ou, quand vous avez bien interprété les citations en anglais que je viens de faire de DT durant tout cet article, vous ne les avez pas comprises par la perception d'une ressemblance entre ce qui est écrit en anglais et leur contenu sémantique. Donc, de nouveau, on ne peut pas dire qu'on a affaire à des citations. Enfin, d'après les définitions de DT, toutes les citations prototypiques qui apparaissent dans les processus de communication ayant aussi pour but d'exprimer des contenus sémantiques ne peuvent pas vraiment y être des citations.

Une autre manière de poser le problème serait de dire que ces tentatives de communication par citation sont vouées à l'échec<sup>9</sup>. En fait, DT reconnaît apparemment ce problème quand elle traite d'une classe spéciale de démonstrations : celle des démonstrations impossibles (Clark & Gerrig, 1990, 794). Les démonstrations deviennent impossibles au moment où elles sont des méthodes pour communiquer des pensées, puisque les pensées ne font pas partie des choses qu'on peut percevoir et qu'il n'existe pas non plus une ressemblance perceptuelle entre les citations énoncées et les pensées exprimées :

« Thoughts cannot literally be put on display, yet they are often the subject of quotation as here : [...] "and I thought 'well you know life goes on in spite of these ladies'". » (Clark & Gerrig, 1990, 795.)

(On ne peut pas littéralement exposer nos pensées, cependant souvent elles sont l'objet d'une citation, par exemple : [...] « et j'ai pensé "eh bien tu sais la vie continue malgré ces jeunes filles" ».)

DT essaye de résoudre ce problème en disant que, d'une certaine manière, on peut simuler les pensées à partir de la simulation d'autres aspects perceptuels, les aspects de support de la démonstration des pensées :

« Ils [les communicateurs] utilisent des paroles analogiques comme des aspects de support. » (Clark & Gerrig, 1990, 794.)

(They [the speakers] use the analogous speech events as supportive aspects.)

9. On pourrait dire aussi, dans les termes de Saussure (1979), que la relation entre le signifiant et le signifié est arbitraire. On aurait ainsi une exception lorsque les citations se font par onomatopée – un cas où on pourrait dire qu'il y a une motivation par ressemblance perceptuelle entre le signifiant et le signifié. Néanmoins, le maximum que DT pourrait faire avec ce type d'exception serait restreindre les citations à celles qui se font par onomatopée, ce qui est tout aussi inacceptable. De plus, il est douteux que la reconnaissance de ce type de motivation soit essentielle pour l'interprétation des symboles (pour une discussion sur ce point, voir Sperber, 1974, chapitre 2).



Pourtant, cette proposition est en fait contradictoire : on ne peut pas utiliser les aspects de support pour simuler les aspects de ressemblance perceptuelle, simplement parce que, par définition (voir ci-dessus), les aspects de support ont trait à une dissimilitude perceptuelle entre un stimulus ostensif et l'information que l'on veut transmettre, et parce que, évidemment, on ne peut pas utiliser la dissimilitude pour simuler la similitude.

Enfin, DT devrait reconnaître que la plupart des citations prototypiques sont vraiment des citations impossibles.

On pourrait penser que le problème de la ressemblance n'est pas aussi grave que je le prétends, que DT a commis une erreur que l'on peut corriger par un simple changement de définition<sup>10</sup> : il suffit de parler de ressemblance en général, qu'elle soit perceptuelle ou conceptuelle, pour qu'on n'ait plus la conséquence que je viens de décrire. Cette révision est aisément concevable. Cependant, elle n'est soutenable que si, en s'en servant, DT peut maintenir la classification générale qu'elle voulait proposer. Ce qui n'est hélas pas le cas.

L'un des buts principaux de DT est de distinguer le discours direct rapporté et le discours indirect. Par exemple, DT soutient qu'il y a une différence fondamentale entre la citation directe (1) de Matt et le rapport indirect (3) que fait Beth de la même situation :

(3) Elle lui dit qu'elle voudrait acheter une fourmi.

Selon DT, en (1) on a une citation, donc une démonstration, et en (3), au contraire, on a une description :

*« What Matt does in (1) is to demonstrate what the customer did in talking to the ant clerk. In (3) Beth describes what the customer did. Demonstrations and descriptions are fundamentally different methods of communication. Demonstrations depict their referents - what is being demonstrated - whereas descriptions do not. » (Clark & Gergig, 1990, 664.)*

10. Clark (1996, 156-161) continue d'utiliser une notion de ressemblance simplement perceptuelle. Il ne peut donc pas résoudre ce problème. De plus, il est symptomatique qu'il n'ait presque rien à dire sur les métaphores. Dans son cadre théorique, les métaphores, étant un type de démonstration, sont aussi des démonstrations impossibles.

(Ce que fait Matt en (1) est de démontrer ce que la cliente faisait lorsqu'elle parlait avec le vendeur de fourmis. En (3), Beth **décrit** ce que la cliente a fait. Les démonstrations et les descriptions sont deux méthodes de communication fondamentalement différentes. Les démonstrations dépeignent leur référents - ce qui est en train d'être démontré -, alors que les descriptions ne les simulent pas.)

Or, dès que l'on accepte le fait que la démonstration peut être aussi une question de ressemblance conceptuelle, on ne peut plus distinguer ces deux cas, parce que aussi bien le contenu sémantique exprimé par (1) que celui exprimé par (3) ressemblent à celui exprimé par le discours originel de la cliente<sup>11</sup>. La révision initiale en demande donc une autre : on doit aussi considérer le discours indirect comme une démonstration composante de l'usage linguistique. Cependant, on ne peut pas s'arrêter là. Le discours indirect pouvait être classé dans la taxonomie originale soit comme une description sérieuse - par exemple, quand Beth dit : *Elle lui dit qu'elle voudrait acheter une fourmi*, elle croit que la cliente a dit cela au vendeur -, soit comme une description non sérieuse - par exemple, si je dis, en version indirecte, qu'« il lui a dit qu'ils iraient voir la Seine », je ne crois pas que le chauffeur a dit cela. Or, puisque le discours indirect est maintenant considéré comme une démonstration, que les démonstrations ont été définies comme un type d'action non sérieuse et que l'on a des cas de discours indirects sérieux, on arrive à un autre paradoxe : il existe des démonstrations non sérieuses sérieuses.

Alors, ou bien on abandonne la distinction déjà problématique entre le sérieux et le non-sérieux, ou bien on abandonne l'hypothèse selon laquelle toutes les démonstrations sont des actions non sérieuses. Il apparaît plutôt que toutes ces révisions nécessaires indiquent précisément qu'il y a une meilleure solution : abandonner DT. Sinon, j'en reviens à ma question initiale : les citations sont-elles des citations ?

11. Pour une discussion de ces mêmes questions à partir de la théorie de la pertinence, voir Sperber & Wilson, 1989 et 1992, 224-243.



## Références

- Clark H. 1996. *Using language*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Clark H & Gerrig R. 1990. Quotations as demonstrations. *Language* 66: 764-805.
- Davidson D. 1984. Quotation. In: *Inquiries into truth and interpretation*. Oxford, Clarendon Press.
- Goffman E. 1974. *Frame analysis*. New York, Harper & Row.
- Quine WVO. 1951. *Mathematical logic*. Cambridge, Harvard University Press.
- Recanati F. 1997. Context-shifting in metarepresentations. *Rapport CREA* n° 9720.
- Saussure F. 1979. *Cours de linguistique générale*. Paris, Payot.
- Sperber D. 1974. *Le symbolisme en général*. Paris, Hermann.
- Sperber D & Wilson D. 1989. *La pertinence: communication et cognition*. Paris, Minuit.
- Sperber D & Wilson D. 1992. Ressemblance et communication. In: Andler D (éd.), *Introduction aux sciences cognitives*. Paris, Gallimard, 219-238.
- Wierzbicka A. 1974. The semantics of direct and indirect discourse. *Papers in linguistics* 7: 267-307.

## Résumé

### Les citations sont-elles des citations ?

P. Sousa

L'article fait une analyse critique de la théorie des citations proposée par Herbert Clark et Richard Gerrig, où celles-ci sont interprétées comme un type de démonstration. En particulier, l'auteur essaye d'expliquer un paradoxe: la structure taxinomique de cette théorie implique que les citations prototypiques ne peuvent pas être classées comme un type de citation.

## Summary

### The paradox of Clark & Gerrig's demonstrative theory

P. Sousa

The paper criticizes Herbert Clark and Richard Gerrig's theory of quotation, where quotations are a type of demonstration. Specifically, the author argues that there is a paradox in their theory: its taxonomic structure implies that the prototypical quotations cannot be classified as a type of quotation.